

Avoir tort tant que ça

Rémi-Julien Savard

J'AI RENCONTRÉ Jimmy la nuit de ses trente ans, alors que la vie telle qu'il l'avait toujours connue lui glissait des mains, et qu'il ne savait pas quelle devait être la prochaine étape, la chose à faire, ou même s'il y avait quelque chose qui pouvait être fait.

C'était durant l'interminable vague de chaleur qui s'était abattue cet été-là. Nous devenions tous fous à force de chercher notre air. Chaque soir, comme le reste de mes voisins, je passais la nuit sur mon balcon, et à cause du temps bas, nous entendions les chicanes éclater partout. On s'en prenait souvent aux chiens, et les pleurs des bêtes suivaient les cris des maitres, avant que le silence ne retombe, traversé seulement par le bruit glaireux des climatiseurs.

Sur son profil, Jimmy expliquait qu'il s'était créé un compte parce qu'il était seul pour sa fête. Il voulait rencontrer du monde et se faire du fun. Je me rappelle avoir remonté le boulevard Henri-Bourassa alors que le soleil tombait, sans pédaler trop vite pour ne pas avoir trop chaud. Jimmy m'avait dit qu'il serait assis au bar, avec un ballon accroché à son banc. C'était une façon, m'a-t-il expliqué d'entrée de jeu, de se faire payer à boire par des inconnus. Il m'a serré la main en disant que j'avais l'air plus le fun que sur ma photo. Pour ne pas faire piètre figure, j'ai demandé ce qu'il voulait comme shooter. Il m'a répondu que je devais prendre ce que moi j'aimais, que l'intérêt, c'était de se faire offrir ce que les autres trouvaient de meilleur. Je l'ai trouvé philosophe, mais j'avais depuis longtemps dépassé l'âge d'avoir un shooter préféré. J'ai dit que je ne savais vraiment pas, et il m'a dit : « Du Jack, ça fait toujours la job. »

Il m'a rapidement raconté sa vie. Il possédait une compagnie héritée de son père, une petite flotte de camions à benne,